

Thomas Lavachery : La colère des MacGregor, un roman collectif

J'ai raconté dans la préface du roman que Dominique Paquot m'avait fait boire avant de me parler de son projet. C'est évidemment faux, mais il est vrai, en revanche, que l'idée d'écrire un livre avec une classe de 5^{ème} primaire me terrorisait quelque peu. Car il s'agirait à coup sûr d'un travail de longue haleine, et fort hasardeux. Cela peut conduire à une expérience intéressante, sympathique, comme au fiasco le plus complet, pensai-je. Dominique, qui n'en était pas à son coup d'essai¹, a su me persuader en me vantant les qualités de ses élèves, présentés comme une bande particulièrement créative et enthousiaste.

La première fois que je me suis rendu à l'Ecole Decroly², drève des Gendarmes, par une belle journée de mai 2008, il s'est agit de choisir le sujet, ou plutôt le « pitch », comme disent les scénaristes. Les enfants avaient une dizaine d'idées, dont certaines me paraissaient trop rappeler des histoires connues, ce que je leur ai dit sans prendre de gants.

Je crois qu'il devait rester quatre ou cinq propositions après un premier tri. Les enfants ont voté en levant la main, les yeux fermés, histoire d'éviter d'être influencés par leurs camarades. Le pitch retenu peut se résumer ainsi : un jeune garçon trouve dans un grenier des objets où sont enfermées les âmes maudites de ses ancêtres. Ni Dominique Paquot ni moi n'étions enchantés de ce choix. Nous connûmes d'ailleurs un petit moment de découragement au moment où il me raccompagnait jusqu'à la grille.

Rentré chez moi, je me suis mis au travail. J'ai écrit un premier chapitre que j'ai envoyé par courriel à Dominique ; il l'a lu aux enfants, qui se sont montrés contents. Ils ont réfléchi à la suite et j'ai reçu des idées pour poursuivre.

Il nous a fallu une année entière pour achever le texte. Notre manière de collaborer n'avait rien de systématique. Parfois j'allais en classe pour discuter, et les séances se terminaient par un vote visant à décider de l'orientation générale du récit. D'autres fois je recevais des courriels de Dominique, résumant les idées de la classe. Ou alors c'était de petits textes écrits par les enfants qui m'arrivaient par la poste.

Je me souviens d'un jour où Dominique m'a appelé alors qu'il était en classe ; il a mis le haut-parleur afin que nous puissions résoudre tous ensemble un problème qui ne pouvait pas attendre.

Le plus souvent, les enfants, après réception d'un chapitre, réfléchissaient à la suite de l'histoire de manière très libre. Mais il arrivait aussi que je leur demande de répondre à une question précise, souvent cruciale. Dans le flot des propositions, je faisais mon marché.

Cette collaboration multiforme, nous ne l'avons pas préméditée ; elle s'est installée d'elle-même, naturellement, et je crois pouvoir dire qu'elle fut assez idéale. Car elle a grandement contribué, selon moi, à entretenir le plaisir au sein de l'équipe.

Avec Dominique, nous avons pour objectif - certes présomptueux - d'aboutir à un texte publiable. Serait-il pris par un éditeur, c'est une autre question, et nous avons souvent répété aux enfants que rien n'était gagné d'avance. Afin de mettre toutes les chances de notre côté, je me suis montré sévère tout au long du processus, refusant de très nombreuses idées - cela en donnant toujours mes raisons. Les digressions inutiles, épisodes bateau, téléphonés, trop illogiques furent rejetés malgré les

¹ Alors qu'il était Instituteur à l'Ecole Ouverte de Ohain, il avait demandé à Vincent Engel d'écrire un roman avec sa classe de troisième primaire. Une expérience qui remonte à l'année scolaire 1998-1999, et qui a abouti à la publication d'un texte : *La souris qui rêvait d'aller au bout du monde*, Luc Pire, Bruxelles, 2001.

² Mes visites à l'Ecole Decroly étaient prises en charge par la Promotion de lettres, que je remercie ici.

éventuels grincements de dents. Et je dois avouer que mes explications n'étaient pas toujours appréciées, ni même écoutées. Si j'ai un seul regret dans cette aventure, c'est de n'avoir pas mieux réussi à intéresser les enfants à l'art de l'écriture.

L'émulation, la compétition entre eux était trop forte, et c'est bien normal. Cela dit, il n'est pas impossible que certaines petites notions soient passées malgré tout, sans que je m'en rende compte.

Nos séances se déroulaient d'habitude dans un climat d'excitation extrême, fait de bouderies, de discussions enflammées, de cris de joie, de soupirs, d'exclamations en tout genre. J'en revenais parfois un peu sonné, mais toujours pressé de me remettre à l'ordinateur.

Fallait-il, au-delà de mon rôle de censeur, que je me cantonne dans celui du scribe en m'interdisant le plus possible les idées personnelles ? Nous n'avons jamais vraiment discuté ce point avec Dominique. Quoi qu'il en soit, j'aurais été très frustré si j'avais dû m'interdire d'inventer. J'ai largement eu recours à mon imagination. Le roman est dès lors une authentique création collective, où les idées des uns et des autres, adulte et enfants, se mêlent de manière inextricable.

Si les loustics, comme je les appelais, étaient généralement emballés par mes trouvailles, ils ne se privaient pas de me critiquer à l'occasion. Et s'ils jugeaient que j'en faisais trop, ils me rappelaient à l'ordre.

J'ai écrit le dernier chapitre au mois de mai 2009, soit un an presque jour pour jour après ma première visite à l'Ecole Decroly. Le résultat final s'est révélé très au-dessus de mes espérances ; Dominique aussi était heureux, de même que les enfants. *La colère des MacGregor*, fruit de vingt-six imaginations surchauffées, a été testé auprès d'autres classes, puis envoyé chez Bayard à Elisabeth Sebaoun, éditrice de mon dernier roman. Elisabeth, à qui j'avais parlé du projet quelques semaines plus tôt, était consciente de l'impatience des auteurs ; elle a lu le texte dare-dare, avant d'envoyer à la classe une très belle lettre d'acceptation. Et elle m'a bientôt annoncé qu'elle repousserait la publication d'un roman étranger pour que notre *Colère* sorte plus vite.

Nous avons décidé de longue date que les droits d'auteur iraient à une oeuvre humanitaire. Et nous tenions beaucoup, Dominique Paquot et moi, à ce que l'impact du don puisse être observé directement par les loustics. Ils ont eux-mêmes proposé plusieurs associations belges, pour choisir finalement, grâce à un ultime vote, la Cité joyeuse³, maison d'enfants à caractère social située à Molenbeek-Saint-Jean.

³ Pour tout renseignement sur La Cité joyeuse, son histoire, ses objectifs, consulter le site de l'ASBL : www.lacitejoyeuse.be